

128. E. 246.

LE

PACHA DE SURESNE,

OU

L'AMITIÉ DES FEMMES,

COMÉDIE-ANECDOTE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Par les citoyens C. G. ETIENNE et GAUGIRAN-  
NANTEUIL.

*Représentée, pour la première fois, au théâtre  
de Louvois, le 11 prairial, an 10, par les  
comédiens de l'Odéon.*

---

A P A R I S,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière  
le théâtre Français de la République, n°. 51.

A N X. (1802.)

---

---

**PERSONNAGES. ACTEURS.**

Mad. DORSAN, maîtresse de pension de demoiselles à Suresne.		Mme <i>Molé.</i>
LAURE, âgée de 15 ans.	} jeunes pension- naires.	{ Mmes <i>Beffroi.</i> <i>Hébert.</i> <i>Suzanne.</i>
NATHALIE, âgée de 14 ans.		
AGLAË, âgée de 13 ans.		
Mlle REMY.		Mlle <i>Clément.</i>
FLICFLAC, maître de danse du pen- sionnat.		<i>Walville.</i>
PERCEVAL, prétendu de Laure.		<i>Clozel.</i>
JÉROME, jardinier du pensionnat.		<i>Picard.</i>
UNE JEUNE PENSIONNAIRE.		Mlle <i>Adèle.</i>
Groupe de jeunes pensionnaires.		

*La scène est chez madame Dorsan, à Suresne.*

*Nota.* Les acteurs sont en tête de chaque scène tels qu'ils doivent être au théâtre. Le premier inscrit tient la droite.

---

L E

PACHA DE SURESNE,

O U

L'AMITIÉ DES FEMMES.

---

*Le théâtre représente un grand salon doré. Au milieu, dans le fond, est une tribune dans laquelle est une chaise curule ; un piano, à droite, une table, à gauche, sur laquelle on voit plusieurs volumes ; beaucoup de chaises pour toutes les pensionnaires ; une porte de chaque côté et trois au fond.*

---

S C E N E P R E M I E R E.

Mlle. R E M Y , avec une jeune pensionnaire au piano , plusieurs Pensionnaires , Mad. D O R S A N , assise à la tribune , autres Pensionnaires , la Petite qui parle , A G L A É , N A T H A L I E et L A U R E , qui se trouvent à côté de la table.

( Elles sont toutes occupées , les unes à dessiner , les autres à examiner des cartes de géographie , etc. )

Mlle. R E M Y , à la pensionnaire qui vient d'exécuter trois ou quatre mesures sur le piano.

C E n'est pas ça , mademoiselle ; vous n'avez pas saisi le mouvement ; tenez , écoutez-moi. ( elle se met au piano et exécute quelques mesures. )

Mad. D O R S A N .

Eh bien , mademoiselle Remy , êtes-vous contente d'Adèle ?

Mlle. R E M Y.

Pas mal , madame. Cependant le doigté n'a pas encore cette pureté , ce fini...

U N E P E T I T E P E N S I O N N A I R E , *celle qui est à côté d'Aglé.*

Finissez donc , mademoiselle , laissez moi tranquille. Mad. Dorsan ! faites donc finir mademoiselle Aglaé , qui s'amuse à effacer mes dessins.

A G L A É.

Ne l'écoutez pas , madame ; demandez plutôt à Laure et à Nathalie.

L A P E T I T E P E N S I O N N A I R E.

Je le crois bien , vous vous entendez toujours toutes les trois.

M a d . D O R S A N .

Silence donc , mesdemoiselles , silence. Comment , nous n'avons que trois heures d'exercices par jour et vous ne pouvez pas vous contenir. Vous savez cependant quel est le but de votre éducation ; on doit vous établir en sortant de chez moi ; et si vous n'apprenez pas à dessiner , à chanter , à danser , à faire des vers et à jouer la comédie , comment voulez-vous devenir de bonnes femmes de ménage.

L A P E T I T E P E N S I O N N A I R E.

C'est qu'Aglé est une contrariante.

L A U R E .

Et vous une rapporteuse.

M a d . D O R S A N .

Laure , vous dont l'éducation est finie , donnez à vos compagnes une idée de la perfection avec laquelle on apprend à lire au pensionnat de Suresne. Prenez dans vos livres ; ouvrez le premier volume venu... Paix donc ! mesdemoiselles , on ne s'entend pas.

L A U R E , *lisant.*

« De l'éducation des filles , par Fénelon , chapitre quatre.  
 » Il n'existe pas d'établissements plus funestes que ceux où  
 » les filles sont élevées en commun ; au lieu de les exercer  
 » aux devoirs de leur sexe , on les forme à l'école de la fri-  
 » volité. Les seuls instituteurs des filles doivent être leurs  
 » mères... »

Mad. DORSAN, *se levant et descendant de la tribune.*

Arrêtez, Laure. Ah? mon dieu! mon dieu! que vous lisez mal! en vérité, je crois que huit jours d'absence vous ont fait oublier tout ce que vous saviez. Peut-on lire avec aussi peu de grace!... Vous m'avez fait un mal... Posez ce volume, mademoiselle, je vous en supplie. (*à part.*) Voilà un livre bien impertinent! c'est cet ivrogne de Jérôme, mon jardinier, qui l'aura laissé entrer malgré ma défense. Mais justement le voici.

## SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, JÉRÔME, *il est entre deux vins, et a un paquet sous le bras. Il entre par la porte de gauche, et vient se placer à la droite de Mad. Dorsan.*

JÉRÔME.

Madame Dorsan, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes devoirs très-humbles, ainsi qu'à toute la petite bande joyeuse.

Mad. DORSAN.

Jérôme, une fois pour toutes, je vous défends d'entrer ici à l'heure des exercices.

JÉRÔME.

Oui, madame, c'est la loi de la pension; mais ici il y a urgence, et vous savez que dans le cas d'urgence il n'y a pas de loi qui tienne. D'ailleurs, nous touchons au moment de la récréation. (*la cloche sonne.*) Tenez, voilà justement la cloche.

(*Au premier coup de cloche, toutes les pensionnaires sortent en courant.*)

Mlle. REMY, *les suivant lentement.*

Doucement donc, mesdemoiselles, n'allez donc pas si vite.

## SCENE III.

JÉRÔME, Mad. DORSAN.

JÉRÔME.

Brrrrre... ne dirait-on pas un essain de jeunes abeilles qui prend sa volée.

Mad. D O R S A N.

Allons , Jérôme , vous voilà encore avec vos comparaisons.

J É R Ô M E.

Oui , madame , ce sont des abeilles ; mais je n'ai que ça à vous dire , prenez garde aux frêlons.

Mad. D O R S A N.

Voilà donc tout ce que...

J É R Ô M E.

Non , madame ; quand je dis que ja n'ai que ça à vous dire c'est que j'ai autre chose.

Mad. D O R S A N.

Expliquez-vous.

J É R Ô M E.

D'abord , madame , voilà les costumes pour cette tragédie turque de votre composition , que vos élèves doivent représenter le jour de votre fête.

Mad. D O R S A N.

C'est bon Jérôme , portez-les au magasin.

J É R Ô M E.

Oui , madame , je vais les porter au magasin. Ensuite vous m'avez défendu de laisser entrer des romans.

Mad. D O R S A N.

Oui , vous exécutez fort bien mes ordres. Hier encore on en a trouvé de cachés sous l'oreiller d'une pensionnaire. Ces demoiselles lisent la nuit , et vous m'exposez à faire mettre le feu dans la maison.

J É R Ô M E.

Voilà ce que c'est que le fruit défendu. Tenez , madame , voulez-vous que je vous dise une chose , c'est que si vous les occupiez à coudre , les romans ne leur viendraient pas dans la tête.

Mad. D O R S A N.

Coudre ! fi donc !

J É R Ô M E.

Croyez-moi , madame , on a beau être riche , on ne sait pas dans quelle passe on peut se trouver un jour. Au reste , en parlant de romans , voilà un catalogue qu'on m'a donné à un cabinet littéraire de lecture ; voulez-vous voir s'il n'y a pas la dedans quelque chose de suspect.

Mad. DORSAN, *lisant*.

« Trois années de la vie du chevalier de Faublas. » Ah !  
mon dieu, quelle horreur !

JÉRÔME.

Est-ce que ça n'est pas bon ?

Mad. DORSAN.

C'est un livre d'autant plus dangereux que le vice y est caché sous des fleurs.

JÉRÔME.

Je vous entends ; il y a de la petite drolerie.

Mad. DORSAN.

Un livre immoral.

JÉRÔME.

Vous l'avez donc lu, madame ?

Mad. DORSAN, *lisant*.

« Annales de la vertu. » A la bonne heure.

JÉRÔME.

Ah ! pour celui-là, il est de notre district. A propos, j'oubliais, il y a bien pis qu'un roman qui demande à entrer.

Mad. DORSAN.

Qu'est-ce que c'est ?

JÉRÔME.

C'est un homme, madame.

Mad. DORSAN.

Un homme !

JÉRÔME.

Oui, madame, il m'a dit qu'il s'appellait Perce. . . Percevin.

Mad. DORSAN.

Perceval.

JÉRÔME.

Oui, Perceval ; qu'il était un des plus riches propriétaires de la Bourgogne, qu'il était le prétendu de mademoiselle Laure, qu'il venait la voir de la part de son oncle ; que sais-je moi, toutes les balivernes qu'on dit en pareil cas. Mais vous sentez bien, madame, que je suis sourd de cette oreille-là. Aussi lui ai-je répondu bien doucement : quand vous viendriez de la part du diable, venez-vous de la part de madame ? voyons.

## LE PACHA

Mad. DORSAN.

Vous avez fort bien fait, Jérôme. Mais je connais ce monsieur, je suis même prévenue de son arrivée, ainsi faites entrer.

JÉRÔME.

Mà foi, il n'a pas attendu la permission, car le voilà lui-même. Il ne se gêne pas, ce monsieur-là.

Mad. DORSAN, à Jérôme qui sort.

Ne sortez pas, Jérôme, j'aurai besoin de vous.

JÉRÔME.

Je reste, madame, je reste. (*il va poser son paquet sur une chaise.*)

## SCÈNE IV.

JÉRÔME, Mad. DORSAN, PERCEVAL.

PERCEVAL.

Madame, permettez-moi...

Mad. DORSAN.

C'est monsieur Perceval? je vous attendais, l'oncle de Laure...

PERCEVAL.

Il m'aurait accompagné sans un malheureux accès de goutte.

JÉRÔME.

La goutte! je l'aime plus que je ne la crains.

Mad. DORSAN.

Monsieur, vous arrivez depuis peu de tems de la Bourgogne?

PERCEVAL.

Oui, madame, je viens de faire un assez long voyage. Par suite d'arrangemens de famille, monsieur Dorlis me destine à devenir l'époux de sa nièce, je n'ai pas encore le bonheur de la connaître; mais puisqu'elle vous a été confiée...

Mad. DORSAN.

Monsieur...

PERCEVAL.

Cependant je ne vous dissimulerai pas que monsieur Dorlis m'a, pour ainsi dire, effrayé.



Mad. DORSAN.

Comment donc.

PERCEVAL.

Il m'a parlé d'un éloignement invincible pour le mariage.

Mad. DORSAN.

Et vous ne croyez pas à cette sorte d'anthipatie ?

PERCEVAL.

Non , madame , je connais un peu trop le monde , et surtout les femmes.

JÉRÔME, *à part.*

Je l'avais bien dit , moi , que c'était un luron.

PERCEVAL.

Je vous avoue même que sans la bonne renommée dont jouit votre maison...

JÉRÔME.

Oh ! pour cela , c'est vrai ; la maison est honnête.

Mad. DORSAN.

Tenez , monsieur , il faut vous parler avec franchise. Laure n'a pas encore quinze ans , elle me fut confiée dès sa plus tendre enfance , avec deux orphelines à peu près du même âge. La conformité de leur situation , de leur caractère , une certaine sympathie , tout a concouru à réunir ces trois jeunes cœurs. Une éducation commune a du reserrer encore ces liens intéressans ; toujours ensemble , elles ont pris les mêmes goûts , les mêmes habitudes ; elles partagent également et les plaisirs et les peines. Si Laure a commis une faute , Aglaé et Nathalie viennent s'en accuser ; si elle a fait une bonne action , c'est à ses deux compagnes qu'elle l'attribue. Comment pourrais-je blâmer leur union ? ce tableau pur et touchant on le trouve si rarement dans le monde ; c'est l'innocence et la candeur embellies par l'amitié.

JÉRÔME.

Sans comparaison , c'est comme qui dirait trois roses sur la même branche.

PERCEVAL.

Je vous entends , madame , c'est moi qui viens porter la désolation dans la petite famille.

B

## LE PACHA

Mad. D O R S A N.

J'ai déjà voulu les préparer à cette cruelle séparation, et je ne vous cacherai pas que les larmes... mais votre présence va dissiper ce léger nuage.

J É R Ô M E.

Ainsi le soleil...

Mad. D O R S A N.

Paix donc, Jérôme, paix donc.

J É R Ô M E.

Je me tais, madame, je me tais.

P E R C E V A L.

Voilà donc la cause de cette répugnance dont m'avait prévenu monsieur Dorlis. Je me rappelle, en effet, qu'il m'a parlé du petit trio.

Mad. D O R S A N.

C'est qu'elles sont allées toutes trois chez lui... Il est impossible de les séparer.

P E R C E V A L.

Au reste, je m'estime fort heureux de n'avoir à combattre que l'amitié. Je vous avouerai que je craignais d'abord un sentiment plus tendre; mais pourrai-je parler à la charmante Laure? on m'a dit qu'elle avait pris sérieusement la résolution de ne pas me voir.

Mad. D O R S A N.

Pur enfantillage... Cependant elle a un peu de tête; mais je m'en vais la faire avertir et nous la surprendrons, car elle ne sait pas que vous êtes ici.

J É R Ô M E.

C'est ça, c'est ça, pas mal trouvé.

Mad. D O R S A N.

Jérôme, au lieu de raisonner, appelez Laure.

J É R Ô M E, *appellant par la porte de droite qui reste ouverte.*

Mameselle Laure! mameselle Laure! il y a là un monsieur qui vous demande.

Mad. D O R S A N.

Tais toi donc.

LAURE, *du jardin.*

Un monsieur !

JÉRÔME.

Oui , un monsieur qui vient pour vous épouser.

Mad. DORSAN.

Le maudit bavard.

JÉRÔME.

Voilà qu'elle se sauve comme si le diable l'emportait.

Mad. DORSAN.

Allons , Jérôme , sortez.

JÉRÔME.

Comment , madame , est-ce que j'ai tort ?

Mad. DORSAN.

Très-certainement.

JÉRÔME.

Ah ça ! fallait-il appeller ou ne le fallait-il pas ?

Mad. DORSAN.

Sans doute il le fallait ; mais il ne fallait pas...

JÉRÔME.

Il fallait, il ne fallait pas . . . . . expliquez-vous donc ,  
madame.

Mad. DORSAN.

Jérôme , une fois pour toutes , je vous ordonne de sortir.

JÉRÔME.

C'est bel et bon ; mais vous ne m'empêcherez pas de dire que  
je suis ballotté comme un arbre en plein vent. (*il sort par la  
porte de gauche.*)

Mad. DORSAN.

Monsieur , ce maudit Jérôme a tout gâté ; mais à quelque  
chose malheur est bon. Je crois , en effet , qu'il vaut mieux  
la préparer à votre visite. Ayez la bonté de passer chez moi ,  
je ne tarderai pas à vous y rejoindre.

PERCEVAL.

Allons , madame , je m'abandonne à vos soins.

Mad. DORSAN.

Jérôme !

JÉRÔME.

Encore ?

## L É P A C H A

Mad. D O R S A N.

Conduisez monsieur dans mon appartement.

J É R Ô M E.

On ne peut pas se passer de moi , c'est impossible. Monsieur , sans cérémonie , je passe devant , je vous montre le chemin.

## S C E N E V.

Mad. D O R S A N , *seule.*

Tous les jours on découvre de nouvelles bizarreries dans le cœur humain. Il y a six ans que j'ai formé ma pension et je n'ai pas vu une seule de mes élèves qui ne brûlât de me quitter ; voilà la première à qui le mariage ait fait peur ; mais là voici... Laure , approchez , mademoiselle.

## S C E N E V I.

Mad. D O R S A N , L A U R E , *entrant par la porte de droite du fond et regardant de tous côtés ; Aglaé et Nathalie la suivent de près et écoutent la conversation.*

Mad. D O R S A N.

Eh bien ! que regardez-vous ? je suis seule.

L A U R E.

Mais que m'avait donc dit...

Mad. D O R S A N.

Cet imbécile de Jérôme ? est-ce que vous le croyez ? écoutez-moi , mon enfant : j'ai encore reçu aujourd'hui des nouvelles de votre oncle ; il persiste dans l'intention de vous marier.

L A U R E.

J'étais bien sûr que vous alliez me donner du chagrin. . . . Eh bien , répondez-lui que je persiste dans mon refus.

Mad. D O R S A N.

Mais observez donc , ma chère Laure , que vous avez été privée de bonne heure de vos parens , qu'il ne vous reste plus qu'un oncle déjà vieux , et qu'après sa mort vous serez sans appui dans le monde.

L A U R E.

Je n'en manquerai jamais , madame,

Mad. D O R S A N.

Et sur qui comptez-vous ?

L A U R E.

D'abord sur mes deux amies, et ensuite sur vous.

Mad. D O R S A N.

Sans doute je vous aimerai toujours ; mais d'un instant à l'autre vos deux amies peuvent se marier.

L A U R E.

Se marier ? ah ! mon dieu non ; j'en réponds comme de moi. Nous avons fait serment de ne jamais nous quitter.

Mad. D O R S A N.

Serment d'enfant.

L A U R E.

D'enfant ? eh bien , je vous prends par vos propres paroles ; si je suis un enfant, mon oncle a tort de me marier, et si je ne le suis pas, je ne dois pas manquer à mon serment, car vous m'avez dit cent fois que c'était une chose sacrée, dont il n'était pas permis de se jouer.

Mad. D O R S A N.

Allons trêve de plaisanterie, Laure, je vous parle sérieusement, préparez-vous à recevoir l'époux qui vous est destiné.

L A U R E.

Non, madame, j'aime mieux mourir.

Mad. D O R S A N.

Puisque cela est ainsi, mademoiselle, je vous signifie qu'à dater d'aujourd'hui, vous n'êtes plus au nombre de mes pensionnaires, et que vous partirez sous deux jours pour la terre de monsieur votre oncle. (*à part.*) Le pouvoir y échoue, je vois bien qu'il faut employer l'adresse. (*haut.*) Je vous afflige, Laure, ah ! croyez qu'il m'en coûte ; et ne voyez en moi que l'interprète d'un parent qui veut votre bonheur ; allons, embrassez-moi, et réfléchissez.

(*elle sort.*)

L A U R E.

Sous deux jours ! ah ! mon dieu, que je suis malheureuse.

## SCÈNE VII.

AGLAÉ, LAURE, NATHALIE.

AGLAÉ.

Nous avons tout entendu, ma belle. Ah ! mon dieu qu'elle est méchante.

NATHALIE.

Elle devient insupportable.

AGLAÉ.

Elle est d'une inconséquence ! enfin ; il y a deux ans qu'elle ne cesse de nous dire que les hommes sont des volages, des trompeurs ; et puis voilà que tout-à-coup elle veut t'en faire prendre un. En vérité je ne conçois rien à la manière dont on nous élève.

NATHALIE.

Nous payons pourtant cent louis de pension par an.

LAURE.

Il faudra donc nous quitter.

AGLAÉ.

Oh ! que non, tu peux te passer d'un mari ; tu n'as qu'à demander ta fortune et nous enmener avec toi.

NATHALIE.

C'est ça.

LAURE.

Mais je suis trop jeune, on ne voudra pas me la rendre.

NATHALIE.

Eh bien, il faut tout abandonner et nous échapper sur-le-champ.

AGLAÉ.

Oui, partons.

LAURE.

Mais où irons nous.

NATHALIE.

Ma foi, je n'y ai pas pensé.

AGLAÉ.

Mon dieu, que c'est cruel ! il faudrait pourtant trouver un moyen...

L A U R E.

Songez que nous n'avons pas de tems à perdre ; que c'est sous deux jours.

A G L A É, *passant au milieu.*

Ecoutez, je demande que nous tenions conseil. Chacune va donner son avis. Allons Nathalie, parlez.

N A T H A L I E, *après avoir réfléchi.*

Mais il y a un moyen bien simple ; c'est de rester toujours dans le pensionnat de madame Dorsan.

L A U R E.

Impossible, ma bonne, tu vois bien qu'elle veut déjà me renvoyer.

A G L A É.

Mon dieu ! qu'elle proposition !

N A T H A L I E.

Mais...

A G L A É.

Rejeté, mademoiselle, rejeté.

L A U R E.

~~Si y avait encore des couvents.~~

A G L A É.

Toujours avec tes hypothèses, toi ; mais il n'y en a plus de couvents, ça finit par là.

N A T H A L I E.

Voyons donc toi, qui parle si bien.

A G L A É

C'est très-embarrassant... il faudrait pouvoir trouver un mari qui nous épousât toutes les trois.

L A U R E et N A T H A L I E.

Oh ? ça ne se peut pas.

A G L A É.

Attendez... Oh ! quelle idée... Oui, c'est cela... Mes amies, j'ai votre affaire.

L A U R E.

Où donc ?

A G L A É, *courant prendre un volume à la table.*

Dans ma géographie. Attention. (*Elle lit.*) « Turquie.  
» Ce pays est gouverné par un souverain, dont l'autorité  
» est absolue. Il peut, ainsi que les sujets de son empire,  
» avoir plusieurs femmes. Celles des grands sont magnifi-

» quement traitées ; on prodigue , devant elles , tous les  
 » trésors et les parfums de l'Arabie. Elles vivent en com-  
 » mun , et ont une multitude d'esclaves soumis à leurs ordres.  
 » On va les choisir dans toutes les parties du monde , et l'on  
 » ne prend que les plus jolies. »

LAURE.

Dans ce cas , il doit y avoir des Françaises.

AGLAE.

Eh bien ! qu'en dites-vous , mes amies ?

LAURE.

Je te devine ; c'est charmant.

AGLAE.

Sans nous flatter , nous ne sommes pas mal , et...

NATHALIE.

Ah ! ça , comment faire le voyage de Constantinople

AGLAE.

Il n'y a qu'à écrire au Grand-Turc , je m'en charge.

LAURE.

Mais je vais partir sous deux jours , et la réponse n'ar-  
 rivera pas pour ce tems-là... Faisons mieux. Il y a un des  
 premiers seigneurs de la Turquie , qui est venu voir la  
 France , et qui a loué une maison de campagne à deux pas  
 d'ici... écrivons-lui.

NATHALIE.

Justement. Nous lui enverrons la lettre par notre maître  
 de danse , M. Flicflac , qui va souvent chez lui.

AGLAE.

Dans tous les cas , mes amies , jurons nous de ne jamais  
 nous quitter.

NATHALIE , LAURE , *se donnant la main toutes trois.*

Oh ! oui , nous le jurons.

AGLAE.

Embrassez-moi , pour le bon expédient que j'ai trouvé.

(*Elles s'embrassent.*)

LAURE.

Justement , voilà M. Flicflac.

AGLAE.

Amusez-le ; pendant ce tems-là je vais écrire au pacha.

(*Elle va à la table.*)



## CENE VIII.

LAURE, NATHALIE, FLICFLAC, AGLAÉ.

NATHALIE.

Ah! bonjour monsieur Flicflac. (*Laure et Natalie font une profonde révérence.*)

FLICFLAC.

Que-que vois-je? Qu'est-ce que c'est que cette révérence-là, mesdemoiselles? baissez donc le cou-ou. (*Elles baissent la tête comme pour saluer.*) Eh! non, mesdemoiselles, c'est le cou-ou de pied.

NATHALIE.

Expliquez-vous donc.

FLICFLAC.

Qué diable! je pa-pa-arle clairement, je crois.

AGLAÉ, *écrivant.*

Il y paraît.

NATHALIE.

Vous nous faites toujours enrager aussi.

FLICFLAC.

Ne prenez pas de li-libertés avec moi, mesdemoiselles, car je viens de faire do-donner une pénitence à vo-ôtre camarade Adélaïde.

LAURE.

Mon bon monsieur Flicflac, nous ne voulons pas prendre de leçon aujourd'hui.

FLICFLAC.

Ah! ah! pe-petite espiègle, c'est donc pour cela que vous-ous n'étiez pas au ré-éfectoire? je suis so-so-orti...

AGLAÉ, *passant à la droite de Flicflac, et faisant signe à Laure d'aller signer la lettre.*

Allôns, monsieur Flicflac, ce sont nos cachets que vous voulez, eh bien, les voilà, n'en parlons plus.

FLICFLAC.

Fi donc, mademoiselle. J'ai toujours pen-ensé qu'un maître qui recevait des ca-achets sans donner leçon, volait l'argent de ses écolières. Do-onnez, s'il vous plaît.

C

( Il prend les cachets et Laure remet la lettre à Aglaé ,  
par derrière. )

A G L A É.

Ah! ça, monsieur Flicflac, allez-vous toujours chez le pacha.

F L I C F L A C.

Pa-arbleu! je le crois bien. C'est moi qui lui enseigne à pa-pa-arler français, je suis son maître de langue.

A G L A É.

Vous êtes si complaisant; voulez-vous lui remettre cette lettre?

F L I C F L A C.

A qui? au pa pa-acha? Que diable lui écrivez-vous?

L A U R E.

C'est pour le consulter sur un mot de la langue turque, que nous apprenons.

F L I C F L A C.

Ah! vous a-apprenez donc les langues mortes? ... C'est bon, je m'en charge!

L A U R E.

Vous nous garderez bien le secret.

F L I C F L A C.

Ah! ça, est-ce que vous nous prenez pour une femmelette?

N A T H A L È E.

Adieu, monsieur Flicflac.

A G L A É, à part en s'en allant.

Mon dieu! qu'il est bête.

L A U R E, de même.

Il danse fort bien.

A G L A É.

C'est tout ce qu'il sait dire. (Elles sortent.)

F L I C F L A C, seul.

C'est bien le plus ma-alin petit trio que j'aie jamais connu.

## SCENE IX.

Mad. DORSAN, FLICFLAC.

Mad. DORSAN.

Ah ! vous voilà, mon cher Flicflac ? où sont donc les trois inséparables ? êtes-vous content de leurs progrès ?

FLICFLAC.

Enchan-anté. Je viens de leur do-onner leçon, voilà les cachets. A propos, madame, vous m'avez défendu de me charger d'aucune lettre suspecte. En voici une qui me paraît avoir ce caractère.

Mad. DORSAN.

Voyons. « A monsieur, monsieur le pacha de Constantinople, à Suresne. » Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie-là ?

FLICFLAC.

Li-isez.

Mad. DORSAN, *décachète la lettre, et lit.*

« Monsieur le pacha, nous venons de lire dans la Géographie, que vous pouvez épouser plusieurs femmes.  
 » Nous sommes précisément trois dans votre voisinage,  
 » jeunes, aimables et très-jolies. Nous avons juré de ne  
 » jamais nous séparer. La plus âgée de nous n'a pas quinze  
 » ans. On dit que vous quittez Suresne pour retourner dans  
 » votre pays. Si nous vous convenons, tâchez de venir nous  
 » voir, ou du moins, faites-nous le dire par M. Flicflac.  
 » Dans tous les cas, nous partirons pour Constantinople,  
 » après que nous aurons fait notre première communion. »

Salut et fraternité,

Monsieur le pacha,

Vos très-humbles servantes,

AGLAÉ, LAURE, NATHALIE.

Grand Dieu ! quelle folie ! je ne peux m'empêcher d'en rire.

FLICFLAC.

C'est singulier, madame ; voulez-vous que je vous apprenne une chose ?

## LE PACHA

Mad. DORSAN.

Voyons, voyons.

FLICFLAC.

C'est que ces trois de-emoiselles ont écrit au pa-pa-acha...

Mad. DORSAN.

Oh! la belle découverte! voilà qui est bien sorcier.

FLICFLAC.

Vous-ous ne m'entendez pas. Je vous dis qu'elles ont dé-éjà écrit avant cette lettre là.

Mad. DORSAN.

Et comment le savez-vous?

FLICFLAC.

C'est que le pa-pacha m'a pré-écisément dit hier qu'il voulait venir voir votre pen-pensionnat.

Mad. DORSAN.

Se pourrait-il? Oh! mais non. Je crois plutôt que, visitant les plus beaux établissemens de la France, il aura voulu voir ma maison.

FLICFLAC.

Vous-ous ne croiriez pas une chose, c'est que je suis de votre avis.

Mad. DORSAN.

Voilà donc ce pauvre Perceval en rivalité avec un pacha. Mais, cette lettre me fait concevoir un projet singulier. Oui! je veux donner une bonne leçon à ces trois demoiselles.

## SCÈNE X.

JÉRÔME, Mad. DORSAN, FLICFLAC.

JÉRÔME, *accourant.*

Madame, je viens vous dire que je n'y peux plus tenir. Vos demoiselles dévastent tout dans mon jardin. C'est comme une nuée de sauterelles.

Mad. DORSAN.

Laissez-moi, Jérôme, vous êtes insupportable.

FLICFLAC.

Vous avez raison, madame, il est sou-ouverainement ennuyeux.

## DE SURESNE.

21

Mad. DORSAN.

Nous n'avons pas de tems à perdre pour l'exécution de mon projet. Flicflac, venez avec moi, vous pourrez nous être utile.

F L I C F L A C.

Madame, tout ce que je puis vous dire, c'est que je-e me joins à vous de corps et d'esprit. (*Il donne la main à madame Dorsan, et ils sortent.*)

---

## SCENE XI.

JÉRÔME, *seul.*

A présent, faites votre devoir, voyez comme on vous récompense. Je viens lui parler raison, elle ne m'écoute pas. Après tout, c'est son jardin, ce n'est pas le mien. Maintenant, qu'elles cassent, qu'elles brisent, qu'elles arrachent, je ne m'en mêle plus. (*Il regarde par la porte de droite.*) Ah! mon Dieu! n'en vela-ti pas une qui est montée sur mon prunier de Reine-Claudes; je vous le demande, des prunes qui ne seront pas mûres avant trois mois; mais toutes ces demoiselles aiment le fruit vert. Attends, attends, je vais abrégé la récréation. Elles vont être bien attrapées. (*Il va sonner la cloche.*) On voit bien que c'est pour la classe que je sonne, personne ne vient. (*Il sonne encore plus fort.*) (*Les pensionnaires entrent lentement. Jérôme va se cacher dans la tribune.*)

---

## SCENE XII.

TOUTES LES PENSIONNAIRES,

(*Elles se placent comme à la première scène.*)

LA PETITE PENSIONNAIRE.

Ah! mon Dieu, que la récréation a été courte aujourd'hui!

LAURE.

C'est que le tems passe vite, quand on s'amuse.

AGLÉ, *bas à Nathalie.*

Il me tarde bien de savoir ce que dira le pacha.

JÉRÔME, *toujours caché.*

Chut!..

## LE PACHA

Mlle. R E M Y.

Voici madame ; en place. (*Elles se mettent à leur place , sans s'asseoir.*)

J É R Ô M E , *se montrant à la tribune*

Chut ! silence !

A G L A É.

Tiens , c'est Jérôme. (*Elles éclatent toutes de rire.*)

J É R O M E.

Voulez-vous bien ne pas rire, mesdemoiselles, je mets en pénitence la première qui me manquera.

A G L A É.

Mesdemoiselles, écoutez le sermon du père Jérôme.

J É R O M E.

Allons, mademoiselle Aglaé, voyons votre leçon d'astronomie. Combien y a-t-il de départemens dans la République française. (*Elles rient toutes.*)

Mlle. R E M Y.

Monsieur Jérôme, ce n'est pas ici votre place : allez vous en faire votre métier.

J É R Ô M E.

J'y suis à ma place, mademoiselle Remy, mon métier n'est-il pas de cultiver des fleurs, voyons.

## S C E N E X I I I.

L E S P R É C É D E N S , Mad. D O R S A N.

Mad. D O R S A N.

Bonnes nouvelles, mesdames, bonnes nouvelles, il n'y aura pas de classe ce soir. (*Elles sautent toutes de joie.*) Qu'est-ce que vous faites donc là, Jérôme ?

J É R Ô M E , *déscendant de la tribune.*

Je voulais voir si je représenterais bien à la tribune tout comme un autre.

Mad. D O R S A N.

Allez-vous-en plutôt tout disposer pour la réception du pacha.

A G L A É , *bas à Laure.*

Le pacha ! entends-tu, ma bonne.

LAURE, *de même.*

Il a reçu notre lettre.

JÉRÔME.

Qui ? le turc d'ici à côté ? on dit qu'il a craint de violer la loi du prophète , et qu'il s'est fixé à Suresne pour n'être pas tenté de boire du vin.

Mad. DORSAN.

Il m'a fait demander la permission de venir voir ma maison.

JÉRÔME.

Bon ! voilà des étrennes qui m'arrivent. Je cours à mon poste. (*Il sort.*)

Mad. DORSAN.

Ah ça , mesdemoiselles , voici l'occasion de vous signaler. Songez à déployer toutes les graces , tous les talens ; c'est un étranger de marque , et il faut qu'il emporte dans sa patrie une haute idée de la magnificence et de l'utilité de nos institutions.

LAURE.

Mais pour paraître devant lui , il me semble que notre parure est bien négligée.

Mad. DORSAN.

Non , mes enfans , vous êtes fort bien.

NATHALIE, *à Laure.*

Comment me trouves-tu , ma bonne ?

LAURE.

Très-bien , très-bien. Mais , je t'en prie , arrange-moi cette fleur ; je crois qu'elle n'a pas assez de grace.

Mad. DORSAN, *à part.*

Déjà de la coquetterie ! tant mieux.

## SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS , JÉRÔME.

JÉRÔME, *accourant.*

Madame , voilà le pacha.

LAURE, *à part.*

Je sens mon cœur qui bat.

Je tremble.

A G L A É.

Que vous êtes enfans.

J É R Ô M E.

Faut-il le faire entrer ?

Mad. D O R S A N.

Combien de fois faut-il donc vous le dire ?

J É R Ô M E.

Comment, madame, un turc dans une maison comme celle-ci ?

Mad. D O R S A N.

Allez donc, Jérôme, allez donc.

J É R Ô M E.

A présent ma responsabilité est à couvert ; moi, je m'en lave les mains. Entrez, citoyen pacha.

( *Les portes du fond s'ouvrent et Perceval, escorté de plusieurs turcs, entre au son d'une marche guerrière. Pendant la marche, toutes les pensionnaires passent à droite.* )

Nota. *Quand les portes s'ouvrent, des garçons de théâtre enlèvent la tribune, les chaises et la table.*

## S C E N E X V.

LES PRÉCÉDENS, FLICFLAC, *en eunuque*,  
PERCEVAL, *en pacha*, Suite.

( *Perceval se place à gauche avec sa suite. A la fin de la marche, il salue à la turque et s'assied sur des coussins que quatre hommes de sa suite ont portés.* )

L A U R E.

Oh ! qu'il est joli.

J É R Ô M E, *montrant Flicflac.*

Qu'est que c'est donc que cet autre pacha ?

P E R C E V A L.

Vil esclave, c'est le premier eunuque de ma suite.

J É R Ô M E.

Oh ! dès qu'il est de votre suite, il peut rester sans danger.



A G L A É.

Mon dieu , les beaux habits !

Mad. D O R S A N , *bas d Perceval.*

La plus grande est celle qui vous est destinée. Tâchez de prendre le langage oriental.

P E R C E V A L , *d madame Dorsan.*

Puits de science quand je t'aperçois au milieu de tes jeunes élèves , je semble voir l'astre de l'orient répandant sur tout ce qui l'entoure une lumière vive et pure.

N A T H A L I E.

Oh ! comme il parle bien.

Mad. D O R S A N .

Je ne crois pas pouvoir mieux répondre aux bontés de sa hauteesse qu'en lui faisant voir la manière dont je forme mes élèves à la pratique de tous les arts utiles. Aglaé , dansez , mademoiselle.

L A U R E , *avec dépit.*

C'est la plus jeune , et on la fait paraître la première ; quelle injustice !

N A T H A L I E , *bas d Laure.*

Ma bonne , comment nous reconnaîtra-t-il ?

F L I C F L A C , *bas d Laure et d Nathalie.*

Je me suis mis en tu-turc , mais je veux garder l'inco-coog-nito.

L A U R E .

Ne parlez donc pas. (*Aglaé danse un pas qui ne doit pas avoir plus de trente mesures.*)

P E R C E V A L .

Par Mahomet ! elle a la grâce d'une Odalisque et la légèreté d'une Gazelle.

(*il donne une bague de diamans à Flicflac qui la porte d Aglaé , l'orchestre joue un intermède.*)

L A U R E .

Que de diamans ! c'est pour nous trois , n'est-ce pas ?

A G L A É .

Doucement , mademoiselle , c'est pour moi seule qu'il l'a donné.

J E R Ô M E , *d Flicflac.*

Ecoute donc , eunuque , dis-lui de ne pas oublier le-jar dinier.

D

## LE PACHA

Mad. D O R S A N.

A vous, Nathalie, chantez.

L A U R E , *à part.*

C'est affreux ! vous verrez que je ne paraîtrai pas du tout.

*( Nathalie chante. )*Air : *Je suis encore dans mon printemps.* ( De l'opéra d'une Folie. )*Premier couplet.*

A peine dans notre printemps ,  
 Aimables sœurs , jeunes amies ,  
 Au sein des plaisirs innocens  
 Par l'amitié soyons unies.  
 Pour vivre en paix dans ce séjour  
 Fuyons l'hymen , fuyons l'amour. (ter.)

*Second couplet.*

L'amour , fatal à la beauté ,  
 N'entraîne avec lui que des peines ,  
 L'hymen détruit la liberté ,  
 Sous des fleurs il cache des chaînes.  
 Pour vivre en paix , etc.

P E R C E V A L.

Alla ! je crois entendre une houri charmant les ennuis du prophète.

*( il remet un flacon d'essence de rose à Flicflac qui le remet à Nathalie en lui faisant une génuflexion. )*

A G L A E.

Il ne dit donc rien , cet ennuque ?

J E R Ô M E.

Mademoiselle , ces gens-là ne parlent jamais devant les dames.

Mad. D O R S A N.

J'espère qu'il suffit à sa hauteur de ces exercices pour juger.

L A U R E , *s'avançant avec dépit.*

Comment , madame , vous ne me faites rien dire ?

Mad. D O R S A N , *à part.*Elle est piquée , bon ! *( haut. )* Votre excellence veut-elle bien encore...

( *Perceval fait un signe d'approbation.* )

Eh bien, mademoiselle, recitez des vers de l'abbé Delille sur une matinée du printems.

L A U R E *récite les vers suivans.*

- » Par-tout l'œil est charmé, la campagne est vivante,
- » Là, d'un chemin public c'est la scène mouvante,
- » C'est le bruy matinal que suit le soc tranchant,
- » C'est le fier cavalier qui distrait en marchant,
- » Du coursier, dont sa main abandonnait l'allure,
- » A l'aspect d'un passant relève l'encolure ;
- » C'est le piéton modeste, un baton à la main,
- » A qui la rêverie abrège le chemin ;
- » C'est le pas grave et lent de la riche fermière,
- » C'est le pas leste et vif de la jeune laitière,
- » Qui, l'habit retroussé, le corps droit, va trotant,
- » Son vase en équilibre et chemine en chantant ;
- » C'est le lourd chariot dont la marche bruyante
- » Fait crier le pavé sous sa charge pesante .
- » Le char léger du fat qui vole en un instant
- » De l'ennui qui le chasse à l'ennui qui l'attend.

( *Flicflac s'avance pour recevoir le présent, Perceval se lève sans lui rien donner.* )

L A U R E , *passant à gauche.*

Oh ! ciel ! il s'en va.

Mad. D O R S A N .

Je vais maintenant montrer en détail à sa hauteesse le local agréable et commode que j'occupe.

J É R Ô M E .

C'est à présent mon tour ; il va voir le jardin.

( *Perceval fait signe à sa suite, qui sort au son de la marche. Il donne la main à madame Dorsan ; en sortant, il regarde les trois amies, et jette le mouchoir à Laure, qui a l'air fort mécontent d'un pareil présent.* )

## SCENE XVI.

NATHALIE, AGLAE, LAURE.

NATHALIE.

Eh bien ! mes amies, qu'en dites-vous ?

## LE PACHA

A G L A É.

Moi ! je ne me plains pas. Mais cette pauvre Laure , il n'a pas seulement eu l'air de l'écouter.

L A U R E.

Oui , mais en revanche il n'a pas cessé de me regarder.

A G L A É.

Oh ! pour le coup , tu te trompes bien. C'est sur moi qu'il a eu toujours les yeux fixés.

N A T H A L I E.

Vous me permettrez de vous dire , mesdemoiselles , que vous êtes bien peu clairvoyantes , vous n'avez donc pas fait attention que quand j'ai chanté...

L A U R E.

Chanté ! Oh ! ne parle pas de çà , ma bonne amie ; jamais tu n'a eu aussi peu de voix.

A G L A É.

C'est bien vrai ; çà ma fait de la peine.

N A T H A L I E.

Toi qui te moques de moi , il est sûr que tu as joliment dansé.

L A U R E.

Oh ! horriblement.

A G L A É.

J'ai encore mieux dansé que tu n'as récité tes vers.

N A T H A L I E.

Au reste , les présents font foi. Comme il est joli le mien ! quelle odeur !

A G L A É.

Et le mien , quel éclat !

N A T H A L I E.

Celui de Laure n'est pas merveilleux.

L A U R E.

J'en conviens , mais aussi , avec quelle grace il me l'a donné lui-même , tandis qu'il vous a froidement envoyé les vôtres.

A G L A É

Allez , mademoiselle , vous êtes une coquette.

DE SURESNE.

29

L A U R E.

Et vous une jalouse.

N A T H A L I E.

Et vous, une orgueilleuse.

A G L A É.

C'est bon ; je m'en vais le dire au pacha.

N A T H A L I E.

Mademoiselle a de l'humeur, laissons-là.

A G L A É.

Est-ce notre faute, si le pacha ne lui a donné qu'un mouchoir.

L A U R E.

Allez donc, mesdemoiselles, allez donc, vous m'impatientez.

AGLAÉ, à Laure, en sortant, lui mettant sa bague sous le nez.

Quel éclat !

N A T H A L I E, de même.

Quelle odeur !

---

S C E N E X V I I.

L A U R E, seule.

A-t-on jamais vu un amour-propre pareil ! que je serais contente si je pouvais les humilier... Mais, depuis un instant, quel est donc le changement qui s'est opéré en moi ? j'éprouve un saisissement, un trouble que je ne saurais définir. Mais voici le pacha, je tremble.

---

S C E N E X V I I I.

L A U R E, P E R C E V A L.

P E R C E V A L.

Adorable Laure, j'échappe à la foule importune, et mon cœur me ramène en ces lieux, ... vous êtes seule ? ou sont vos deux amies.

L A U R E.

Monsieur, je n'en sais rien.

P E R C E V A L.

Serais-je assez malheureux pour qu'elles évitassent ma présence.

L A U R E.

Elles ne me l'ont pas dit.

P E R C E V A L.

Mais quel trouble semble vous agiter ?

L A U R E.

Allez, monsieur le pacha, je suis d'une colère... vous êtes la cause que nous venons de bien nous disputer.

P E R C E V A L.

Comment, vous ; les trois amies ! ce n'était pas là ce que m'annonçait votre lettre. Mais quel motif a pu causer cette désunion ?

L A U R E.

Mademoiselle Aglaé.

P E R C E V A L.

Aglaé ! ah ! je ne puis le croire, elle a une physionomie vive, des grâces piquantes, un air de candeur et d'innocence, auquel il est impossible de résister.

L A U R E.

Oh ! c'est un enfant.

P E R C E V A L.

Oui, mais un enfant bien aimable.

L A U R E, *à part.*

Il en est fou.

P E R C E V A L.

Quant à Nathalie elle réunit les qualités du cœur aux agrémens de l'esprit. Elle a l'air si bon ; oh ! c'est un ange de douceur.

L A U R E.

Oui, c'est une bonne fille.

P E R C E V A L.

Eh bien, il est facile de vous réconcilier. Tenez, moi, je m'en charge, nous allons partir pour Constantinople.

L A U R E.

Ne comptez pas sur moi, monsieur le pacha.

P E R C E V A L.

Oh ciel ! que m'apprenez vous ?

L A U R E.

Vous pouvez partir avec mes deux amies, mais moi je ne suis pas d'humeur à être sacrifiée.

P E R C E V A L.

Sacrifiée.

L A U R E.

Aglé est si belle ! Nathalie est si bonne ! si vous m'enmenez avec vous, ce ne serait que par complaisance.

P E R C E V A L.

Eh ! qui a pu vous dire ?...

L A U R E.

Ce sont ces deux demoiselles ; elles prétendent que vous n'avez seulement pas fait attention à moi.

P E R C E V A L.

Ah ! charmante Laure ! pouvez-vous le penser ? vous ne connaissez pas l'impression que vous avez faite sur moi.

L A U R E.

Vous me trompez, maintenant.

P E R C E V A L.

Vos deux compagnes viendront avec vous ; mais vous régnerez sur elle comme vous régnerez sur mon cœur.

L A U R E, *avec joie.*

Je régnerai sur elles ! (*se reprenant*) mais non, nous sommes trop-bonnes amies ; je serais fâchée de leur faire de la peine. Tenez, tout bien combiné, je crois qu'il vaut mieux l'essayer ici.

P E R C E V A L, *d part.*

Elle est charmante ! (*haut.*) Quoi ! vous consentez à vous attacher à mon sort ! mais ne serait-ce point mon rang, mes richesses ?

L A U R E.

Mon dieu non.

P E R C E V A L.

C'en est fait, je ne puis résister à tant de grace et d'ingénuité : vous venez de prononcer le bonheur du plus tendre et du plus fidèle des amans, et c'est à vos pieds que je jure de vivre que pour vous adorer.

## SCENE XIX.

NATHALIE, AGLAÉ, LAURE,  
PERCEVAL, Mad. DORSAN.

Mad. DORSAN, *en entrant.*

Mesdemoiselles, nous allons faire décider la question...  
Mais que vois-je ?

LAURE.

Je suis perdue !

Mad. DORSAN.

Comment, mademoiselle, vous qui résistiez si opiniâtrement aux ordres de votre oncle...

NATHALIE.

Oh ! c'est affreux.

AGLAÉ.

Grondez la bien.

PERCEVAL.

Madame, vous savez qui je suis, mes intentions vous sont connues, et je suis prêt à m'unir à Laure par les liens les plus sacrés.

AGLAÉ.

Vous savez nos conditions, monsieur le pacha, vous nous enmènerez toutes les trois.

PERCEVAL.

C'est à mon astre à prononcer.

LAURE.

Mes amies, j'aurais sans doute bien du plaisir à vous avoir auprès de moi. (*bas à Perceval.*) Ne les enmenez pas. (*haut.*) Mais je dois obéir aux ordres du pacha. (*bas.*) Dites que non.

AGLAÉ.

C'est bon, mademoiselle, nous vous voyons bien, et votre serment.



## SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, JÉRÔME, *tenant Flicflac par l'oreille, ils se placent à gauche.*

JÉRÔME, *courant.*

Madame ! madame ! ce n'est pas des turcs, ce n'est pas des turcs, madame ; voilà ce coquin d'ennuque que j'ai surpris à boire mon vin.

F L I C F L A C.

Lai-aissez-moi donc, vous-ous me faites mal.

JÉRÔME,

C'est Flicflac.

Mad. D O R S A N, *feignant la surprise.*

Que signifie ?

JÉRÔME.

Oui, que signifie ?...

P E R C E V A L.

Madame, je suis français.

L A U R E.

Ciel !

A G L A E.

Tant mieux.

N A T H A L I E.

C'est bien fait.

P E R C E V A L.

Mademoiselle, reconnaissez en moi l'époux que monsieur Dorlis vous destinait.

L A U R E.

Je respire.

P E R C E V A L.

Je me nomme Perceval.

JÉRÔME.

Ah ! ah ! nous allons voir si l'on se joue impunément d'une maison...

P E R C E V A L.

J'habite ordinairement le département de la Côte-d'Or, et je suis propriétaire du clos Vougeot.

E

## LE PACHA

J E R Ô M E, *ôtant son chapeau.*

Du clos Vougeot, monsieur ; j'ai bien l'honneur de vous saluer ; vous êtes un homme très-respectable.

Mad. D O R S A N.

Mesdemoiselles, ceci n'est point une plaisanterie, c'est une leçon dont il faut toujours vous souvenir. La véritable amitié ne tyrannise pas les cœurs, c'est un sentiment doux qui embellit l'existence, mais qui a toujours dans notre sexe deux ennemis cruels, l'amour-propre et la coquetterie.

A G L A E.

Pour ma part, c'est fini, je ne compte plus sur l'amitié des femmes.

F L I C F L A C.

Messieurs et mesames, savez-vous ce qui ré-esulte de tout ceci ? c'est que mademoiselle Laure épouse monsieur Perceval, et voilà tout.

J E R Ô M E.

Tout cela est bel et bon ; mais pacha pour pacha, j'aime mieux le propriétaire du clos Vougeot que le pacha de Suresne.

*V A U D E V I L L E.**Air : Aimé de la belle Ninon.*

A G L A É.

L'éclair qu'on voit naître et mourir,  
Le souffle du zéphir volage,  
La fleur qu'un instant peut ternir,  
Le ciel pur, troublé par l'orage,  
Voilà, suivant nos beaux esprits,  
Si fertiles en épigrammes,  
En tout tems, comme en tous pays,  
Ce que fut l'amitié des femmes.

F L I C F L A C.

L'habit tu-turc ne me sied pas,  
Il me gêne, m'emba-barasse,  
Co-comment faire des pas pas,  
Des entrechats-chats avec grace,  
De la so-sorte travesti  
J'épou-pouvanterais les dames.

## DE SURESNE.

35

Peut-on, quand on est fait ainsi,  
Compter sur l'amitié des femmes.

JÉRÔME

J'étais un luron dans mon tems,  
Et j'ai fait plus d'une conquête,  
Mais j'approche de cinquante ans,  
Il faut songer à la retraite.  
Je me console avec le vin,  
Il ne nuit pas auprès des dames,  
Et je cherche à me mettre en train  
Pour garder l'amitié des femmes.

PERCEVAL.

Les auteurs réclament d'abord  
La bienveillance du parterre,  
Mesdames il osent encor  
Vous offrir cette œuvre légère.  
Ah ! faites les bien repentir  
De quelques faibles épigrammes,  
Et forcez-les pour les punir  
De croire à l'amitié des femmes.

F I N.